

LE FORT

Sous sa carapace formidable, le Fort Aigu dormait dans les nuages.

Sur la plate-forme du sommet, le lieutenant d'Anjou s'efforçait vainement de percer du regard la brume qui l'enveloppait: épaisse et froide comme une fumée de souffre, elle ne laissait rien transparaître à trois pas.

Parfois, les nuées se déplaçaient: elles couraient éperdues dans le grand silence, donnant le vent qui troublait l'horizon qui s'enfuyait.

Depuis deux mois que d'Anjou commandait la poignée d'hommes qui tenait la garnison au Fort, l'aurore apparaissait chaque matin dans la même tristesse. Ce n'était longtemps qu'une lumière jaunâtre, suintant péniblement à travers le brouillard. Et vers dix heures seulement, les nuages, chassés par le soleil, laissaient paraître, dans une sorte d'aube nouvelle, l'Alpe géante, toute frissonnante de fraîcheurs et de clartés.

Le jeune lieutenant — il avait tout juste vingt-trois ans — supportait vaillamment cette existence de solitude et de mélancolie, qu'il avait d'ailleurs recherchée, à la sortie même des écoles.

Souvent il descendait dans la vallée, bondissant parmi l'herbe haute, grisé de vitesse, d'air pur, et de l'odeur de miel des fleurs pâles.

Puis, il s'essayait, engourdi, bercé par le bourdonnement de chaleur des prés flambés de soleil, à rêver et à rêver successivement ou tout ensemble.

Rentré au Fort, il s'occupait des hommes avec cette sollicitude sans phrases, cette familiarité à distance d'un commandant de cuirassé pour son équipage. Un cuirassé! La comparaison s'imposait, non seulement par l'isolement de ces cinquante hommes perdus dans la houle énorme de la montagne, mais encore par la forme extérieure des choses: les arondis puissants de l'enveloppe de béton qui recouvrait le Fort, les escaliers aux marches sonores accrochés à ses flancs, l'embrasure des coupoles sombres, tout évoquait l'idée d'un vaisseau formidable, lancé sans trêve dans l'infini de cette mer de nuages.

D'Anjou descendait. Dans la cour intérieure, des ombres, surgies des brouillards, s'arrêtaient à deux pas de lui, subitement raidies dans l'attitude du salut militaire. Il allait entrer dans les chambres, d'où parfois s'envolait un refrain sentimental, quand la sentinelle vint le trouver, au port d'armes.

— Mon lieutenant, c'est un monsieur et une dame qui demandent à vous parler.

— C'est bon, j'y vais.

Quels visiteurs pouvaient désirer le voir si tôt? Ils avaient dû quitter Modane vers sept heures, sans doute des Anglais, retour d'Italie...

— Hélas!

Mais vite il se reprit, et cérémonieusement:

— Madame Pornot!

Puissance singulière de notre empire sur nous-mêmes!

Maintenant, il semblait tout aux banalités de l'accueil, tandis que sa mémoire, devenue tumultueuse, roulait en flots d'amertume tous les souvenirs de l'humble drame de sa jeunesse.

La souriante voyageuse s'exphiquait avec volubilité, toute baignée du bonheur de vivre.

Elle s'était tenu parole. Elle lui avait promis de le venir voir dans son ermitage, au retour de son voyage de nocces. Eh bien! après un mois d'Italie — oh! ces lacs, oh! cette Venise — elle décaidait son mari à s'arrêter à Modane, pour grimper au Fort. Heureusement qu'ils avaient eu de bons chevaux conduits par un bon cocher!

Et tandis que ses lèvres, à lui, la remerciaient de la promesse tenue, ses yeux semblaient parler ainsi:

— C'est toi, mon premier, mon seul, mon véritable amour, toi pour qui j'ai demandé d'être ici, loin des gênantes compassions, c'est bien toi qui es devant moi, marié!... Comme je t'ai aimé!... Oui, je sais: j'aimerai peut-être plus gravement. C'est possible. Mais jamais je n'aimerai plus véritablement. J'aurai beau oublier: les mots d'amour que je murmurerai plus tard, c'est à ton oreille, c'est dans ton cou que je les aurai pour la première fois balbutiés. Seulement, comme nous étions des fous petits quand nous nous sommes connus, que j'avais ton âge, que j'étais pauvre, toi riche, tu n'as jamais eu pour moi qu'une confiance camaraderie, plus cruelle, plus désespérante, plus rédaine. Pourtant, pendant un an à l'école sans doute où s'éveillèrent chez toi de confus besoins d'aimer, tu permis l'innocent échange de baisers et des fleurs. Cela suffit à m'affoler complète-

ment. Mais bien vite, tu as compris que cela n'était pas raisonnable et menaçait de devenir gênant: tu fus à nouveau la bonne camarade, l'amie dont la poignée de main tient à distance; et je continuai de t'aimer dans l'ombre, douloirement, de toute la sensibilité de mes vingt ans!...

Aujourd'hui, fidèle à ton rôle, peut-être même sincère, tu viens avec l'homme qui te possède. Oh! cela me semble encore si stupéfiant, que je m'étonne de voir nos visages, le fort, la montagne, toutes les choses, ne pas s'en étonner!

— Pourrions-nous visiter votre domaine? demanda la jeune femme.

— Mais certainement.

Traversant la cour, il les précéda dans le long corridor qui bordait les chambres. A la voûte, les lampes électriques répandaient leur clarté sur les murs blancs. On marchait sur un plancher de fonte; et la trépidation grondante du moteur, la propreté méticuleuse du sol et des parois, continuait de donner l'illusion d'un navire en marche.

Il s'entendit dans une chambre. Un caporal cria: "Fixe!", et les hommes se tirèrent au pied de leur lit, comme à la parade. Toujours comme dans un paquebot, les couchettes étaient superposées, afin d'économiser la place.

Tout au fond de la chambre, une fenêtre s'ouvrait; et comme elle traversait l'épaisse paroi de béton qui recouvrait le fort, c'était un étroit corridor long de trois mètres, au bout duquel on apercevait la brume mouvante.

Peu à peu, à son insu, d'Anjou s'animait: il montrait des dispositions, des fonctionnements ingénieux. Ensuite, il mena ses deux visiteurs dans les magasins aux projectiles. Les obus y étaient rangés sur des casiers métalliques. Ils étaient rouges ou noirs, tous casqués d'étain.

— On dirait des bouteilles de champagne! s'écria Mme Pornot.

Le lieutenant sourit. Il s'efforçait de faire partager à ses compagnons son admiration pour ces choses puissantes. Et l'acuité de son chagrin, lentement, s'en diminuait malgré lui.

Puis, ils pénétrèrent dans une coupole.

La tête courbée sous la voûte d'acier, d'Anjou expliquait la manœuvre du canon formidable abrité là; il se mit à la place du pointeur, montra qu'une seule manette suffisait à faire évoluer la tourelle, qu'une autre permettait de faire osciller la pièce énorme, qu'un coup de doigt sur un bouton faisait partir le coup.

— Voyez vous-même, madame, dit-il enthousiasmé.

Alors, elle enleva un long gant de Suède, et tous trois se mirent à rire en voyant que cette petite main blanche et frêle, où brillait l'anneau de mariage, pouvait mouvoir cette coupole et ce canon, qui pesaient comme une maison.

Grisé par la grandeur de son propre métier, le jeune lieutenant échappait à l'angoisse des premières minutes. Certes, il souffrait de voir ses compagnons s'attarder dans les coins sombres, chuchoter et rire derrière lui; mais, par moments, il oubliait sa lancinante douleur, sans effort, dans l'emballement de ses explications.

Par un court escalier de fer, ils furent sur le toit en terrasse du fort.

C'était l'heure où les nuées se dissipèrent. Elles glissaient les unes sur les autres, comme des toiles de fond, et parfois apparaissaient toute proche, écrasante, la marbrure blanche et noire d'un pic neigeux.

Puis, ce fut l'éblouissement de la vallée profonde apparue, le torrent d'argent serpentant parmi les villages, et l'horizon lointain barré de hauts sommets.

Tous trois restaient silencieux, dans la communion de leur admiration.

Mais en bas, près du pont-levis, le cocher fit claquer son fouet héla les deux voyageurs; alors, ils prirent congé, hâtivement, pressés par l'heure du rapide. tellement oublié.

III

Un instant distrait de sa douleur, d'Anjou n'en ressentit que plus vivement la désolante détresse quand il fut seul.

Il descendait par la tourelle, et la première chose qu'il aperçut fut le gant oublié par Mme Pornot: la main semblait toute petite, à côté du long fourreau monacoude. Et de cette chose qui gardait presque l'attitude de la vie, s'exhalait son parfum, la tiédeur de sa chair. L'officier s'assit sur l'affût du canon monstrueux, et bientôt, sur le gant qu'il tenait dans ses mains, de grosses larmes roulaient, des larmes faciles, point amères.

En songeant à ce qu'il avait successivement éprouvé dans cette vie, il sentit confusément que la réalité même avait porté le fer rouge dans la plaie de son imagination: que tant d'énergie gâchée pourrait être détournée au profit des plus nobles causes; que plus tard, emporté vers de plus graves soucis, il pourrait bien ne plus se souvenir de son amour d'enfance qu'un souvenir

très doux, mélancolique seulement comme toutes les choses du passé.

Et il continua de pleurer, abondamment, soulagé comme si toutes ces larmes eussent été faites de sa vaine torture.

MICHEL CORDAY.

LE DEJEUNER SUR L'HERBE

Line se consume à souhaiter des diversions, à imaginer des aventures dont elle ne pourrait encore être l'héroïne — elle est trop petite — mais qui bouleverseraient l'admirable ordonnance de l'existence familiale, perturberaient cette régularité mathématique, chronométrique, dont souffre à criera surabondance de vie. Autour d'elle, rien que des régulateurs hostiles par leur implacable précision: le barème qui discipline les chiffres; le thermomètre qui fixe les degrés; la balance qui pèse les choses; le métronome qui marque la mesure; l'horloge qui compte le temps; le baromètre qui le prédit!

Comme si Line ne devait pas, d'ores et déjà, que 2 et 2 peuvent faire 5, au pays de la fantaisie; que la température varie selon le foyer intérieur de l'individu; qu'une rose l'emporte sur un chou; que le rythme est l'ennemi de la règle; qu'il est des heures longues et des heures brèves; qu'il fait beau parfois sous la pluie et vilain sous le soleil!

Cependant tous ses gestes sont régis par ces hiéroglyphes, déterminés par l'étiage dans les tubes, asservis par ces aiguilles qui battent, qui tournent...

Mais c'est au baromètre surtout qu'elle en veut, au baromètre qui décide des sorties! Sur-tout le nouveau, le rond, en nickel, accroché haut, "et qui ne se trompe jamais!"

Après avoir des surprises, avec le bon vieux capucin de bois dont le capuchon se rabattait sous menace d'ondée. Vieux et distrait, il oubliait son ministère — et on recevait de ses sauces!

C'était toujours une distraction! Sans compter que Line, lorsqu'elle inclinait à ne pas sortir, avait imaginé de glisser un chiffon mouillé entre le bonhomme et le mur. Alors il a pris des rhumatismes, s'est rouillé tout à fait. Et il fait l'ermite maintenant, à l'intérieur, sur le dessus de l'armoire.

Line l'aimait bien: elle l'avait connu de toujours. Tandis que le successeur, l'intrus, au cadran morné et bête!

Toutefois, il est des soirs où ce cadran prend de l'importance, tient en suspens la maisonnée entière. Line est en bas, museau tendu, comme un roquet sous la lune. Les autres défilent devant successivement, hochent la tête dans le même sens pour le doute, la satisfaction, ou le dépit. Jusqu'à la bonne qui se risque au seuil, en s'essuyant les mains à son tablier de grosse toile blanche (qui expliquera pourquoi les simples s'essuient toujours les mains d'ors qu'il s'agit seulement d'ouvrir les yeux? et qui demande anxieusement:

— Quoi qu'il dit?

Mais au chef de famille seul, à sa rentrée, est réservé le droit d'interroger l'oracle, de taper du doigt le nombril augural, d'activer l'hésitante réponse.

Ce sont les samedis, veilles de promenade. Et entre tous les samedis, ceux où il est projeté d'aller au bois de Boulogne: "déjeuner sur l'herbe".

Ces déjeuners!

Line les préfère cependant à la stagnante monotonie des repas ordinaires entre quatre murs, alors surtout que l'atmosphère dominicale, tissée d'ennui, ourlée de silence, pénètre à travers les barres des persiennes demicloses, monte de la rue vide engourdie au soleil.

Mais quelle affaire que ces préparatifs de campagne: mobilisation, équipement, ravitaillement! Le menu est médité le lundi, proposé le mardi, discuté le mercredi, arrêté le jeudi, commandé le vendredi, exécuté le samedi.

Les paniers sont sortis et alignés en ordre de bataille, les bidons fourbis, les gobelets astiqués, le linge épluché. Christophe Colomb n'en dut pas avoir davantage quand il s'en fut déjeuner en Amérique.

Et les robes, dès la veille, sont étalées sur les chaises: celle, en soie noire, de la grand'maman; celle, en alpaga, de la maman; celle, en coton, de la fille. La hiérarchie est observée, dans l'ordre, la gradation des couleurs.

Et le vieux cocher est averti, le vieux cocher que l'on prend de

préférence, malgré que ses deux petits bidets bretons soient vieux, malgré que sa bonne carapace calèche soit vieille, parce que c'est un ancien professeur tombé dans l'infortune, et qu'il a un jour disert, avec le père de Line, sur les différences entre le thermomètre Fahrenheit et le thermomètre Réaumur.

L'aieule a mis sa belle capote à pensées, la mère son beau chapeau à violettes. Clémentine son bonnet à rubans. Et le chef tondu de Line s'agrémente d'un cercueil de paille d'Italie si vaste que les genoux de tous en reçoivent l'ombre et qu'aux Tuileries les autres gamines, moqueuses, l'ont surnommée: "Champion-gnon".

Line s'en moque et rêve, rêve que si les chevaux s'emportaient (oh! sans qu'il advint de mal à personne!), ça changerait peut-être l'itinéraire et le programme.

Car immanquablement la voiture tourne à gauche, suit la rue du Helder, le boulevard, la rue Royale, les Champs-Élysées...

Line sait que l'on s'arrêtera vers une clairière, où l'on transportera d'abord les vivres, qui seront confiés à sa vigilance, ensuite les pliants, parapluies, ombrelles, chaises, petits bancs. Puis finalement on amènera grand-mère.

Line sait encore les propos qui seront tenus sur la succulence du melon, la fraîcheur du homard, l'onctuosité du pâté, l'excellence du poulet — et les beautés de la nature!

Elle sait enfin que la calèche viendra les chercher à heure fixe, pour les mener, avant le retour, le chef glacier de la route de la Révolte: qu'il y sera, une fois de plus, déploré la mort du duc d'Orléans; qu'il lui sera octroyé une glace à la vanille, puisqu'elle a envie d'une glace au citron.

Et elle souhaite de toute son âme l'incident; que l'on arrête la "diligence", qu'il soit vendus à des pirates barbaresques, en une contrée plantée de palmiers!

Line a peur. Il y a trop de taillis autour de la clairière où seule elle garde les provisions; et un homme est sorti du taillis, s'avance. Il a des habits râpés, des souliers éculés, la barbe longue. Line a envie de crier, mais elle se raidit contre elle-même. Les autres ne sont pas loin, vont revenir... et ça l'humilierait de paraître effrayée. Puis être méprisée, n'implique pas qu'on soit méchant.

— Ma petite demoiselle, pouvez-vous me donner quelque chose?

— J'ai rien à moi, fait Line, désolée. Ma tirelire est à la maison.

— Mais tout ça?...

Son nez fronce, sa bouche avide aspire l'odeur des victuilles.

— Ça c'est à papa. Il l'a gagné en travaillant.

Le vagabond grogne: — C'est tout de même pas toi, moucheronne, qui m'empêcherait de me servir.

L'indignation suffoque Line: elle n'a plus peur. Sous la menace, elle se rebiffe comme un coq vain de combat.

— Si, que j'vous en empêcherai, malhonête! J'crierais, on viendrait.

Heureusement pour elle, Line a affaire non à un malfaiteur, mais à un malheureux. Car l'homme a un geste de désespoir, les larmes lui montent aux yeux.

— C'est que j'ai faim, murmure-t-il à soi-même.

Faim, avec toutes les boustifailles qui sont là! Faim, un dimanche! Line s'insurge contre telle injustice. Elle plonge dans le gros panier, saisit le pâté, et dans son émotion, oublie les convenances.

— Tiens, monsieur, et sauve toi vite. Parce qu'on va chercher, pour sûr.

Gardons-nous de faire Line meilleure qu'elle n'est. Elle a cédé à la pitié, mais la malice est derrière: ses yeux sont plus lumineux, mais sa bouche a le sourire. Elle tient, l'incident!

— Clémentine, vous êtes témoin qu'il y était?

— Oui, madame.

— Line, montre tes mains!

— Voyons, ma fille, comment veux-tu que cette petite ait eu le temps d'engouffrer ce pâté? Elle en serait morte!

... Ah! oui, que les propos furent changés, ce jour-là! Le duc d'Orléans y perdit son oraison funèbre, mais Line, délicieusement négligée, y gagna sa glace au citron!

Où sont ces livres rares?

De beaux livres qui ont conservé une renommée de tradition ont tout à fait disparu des bibliothèques et de nos magasins. Que sont devenues les fameuses "Heures" du duc de Guise, ou Louis Desgouliers, le plus habile des peintres en miniature de son siècle, avait représenté les plus jolies femmes de la cour sous la figure d'autant de saintes? Qu'est devenu le calendrier de Bussy, dont les portraits étaient, dit-on, exécutés par Petitot? Il paraît difficile que des chefs d'œuvre si précieux soient tombés dans le dédain de leurs propriétaires, et qu'on ne les retrouve par un jour!

L'Ingénieur Journaliste

Après le cordial insuccès d'estime de sa grande machine, "Arlequin, on le Cabriolet sans le savoir," un théâtre de Mémilontant, et comprenant enfin qu'un journal ne publierait cet impérissable chef-d'œuvre qu'il avait nommé: "Le Martyre de l'Enfant Mort-Né," que venamment, depuis cinq ans, il offrait à tous les éditeurs, Théodule Panoche, dégoûté de Paris, de ses pompes à bière et de ses œuvres insipides, se retira philosophiquement à Chanteconco en Dauphiné, où il venait d'hériter d'une maison d'une tante aveugle, paralysique et qu'il n'avait point connue.

Théodule Panoche, fatigué de six ans d'intense vie parisienne et nocturne, vécit heureux et ignoré à Chanteconco, se désintéressant des choses de la littérature et de l'art, et ne parcourant les feuilles théâtrales que pour hausser les épaules à s'en rendre giboux, au spectacle des hontesuses misères que les Parisiens applaudissaient journellement.

Et il eût pu mener une existence douce et quète, jusqu'aux âges les plus reculés, si certain jour, il n'avait fait la rencontre de Jérôme Labugado, compagnon fidèle de ses parisiennes orgies primées, aujourd'hui rédacteur en chef de "Dromadaire Républicain", feuille notoire et répétée, rayonnant sur tout l'arrondissement de Valence, et les lieux limitrophes autant que circonvoisins.

— Tiens, Panoche! s'écria ce distingué folliculaire. Toi c'est! Que diable fabriques-tu dans cette obscure bourgade?

— Je vis! répliqua philosophiquement Théodule Panoche.

— Et cette vieille plume de Tolede?

— Employée bourgeoisement à la notation de mes carnets de blanchissage!

— Est-ce possible! Toi dont le lumineux talent...

— Comme les pièces italiennes, le talent, hélas! n'a plus cours aujourd'hui! interrompit mélancoliquement l'auteur immortel de "Martyre de l'Enfant Mort-Né". J'ai renoncé à écrire, désormais. Tant pis pour la postérité!

Jérôme Labugado plaça un index reconstruit sur la pointe extrême de son nasal appendice, ce qui était chez lui le signe extérieur d'une profonde méditation. Puis il dit:

— Écoute ô Panoche! Je sais combien est indigne de ton incomparable talent le misérable labeur que je te vais proposer. Mais en acceptant, tu me rendrais un signal service: j'organise le service d'informations de mon "Dromadaire Républicain" et tu serais d'un habile correspondant dans cette cité de Chanteconco. Veux-tu l'être? Nos ressources sont mesurées, et je ne te pourrai payer plus de dix centimes la ligne: Mais ma reconnaissance à ton endroit sera fatiguée et digne de ton incomparable génie!

— Je verrai! répondit évasivement Théodule Panoche.

Mais c'était couru!

Il pensa aussitôt qu'à cinquante-taine de lignes quotidiennes, à deux sous l'heure, il gagnerait par cent cinquante francs mensuels qu'avec cette joyeuse somme il pourrait offrir quelques délicates fantaisies qui lui refusaient sa médiocrité nickelée, et trois jours après, il annonça à son ami Labugado, que dans le seul but de lui être agréable et, inspiré par l'unique intérêt du "Dromadaire Républicain", il acceptait ses honteuses propositions.

Par malheur, il n'avait point songé que Chanteconco est une paisible cité, dénuée de troupes, d'usines et de lieux de plaisir; que les habitants sont d'honnêtes gens et paisibles, les filles de joie inconnues, les apaches ignorés, et qu'il n'y a rien de notable, capable de motiver la rédaction de cinquante lignes journalières. Et, le premier mois, ayant longuement relâché le mort d'une vieille personne pour l'échéance de l'abonnement à un galop qui avait misérablement chu d'un certain côté de santé de M. l'archipêtre, souffrant d'une grippe bénigne, il amarga péniblement la somme misérable de 3 fr. 75 à la caisse du "Dromadaire Républicain".

Triste! Évidemment triste!

Et, comme il s'apprêtait de se décevoir dans le sein confraternel et plorable du secrétaire de la rédaction, cet honorable gentleman lui tint à peu près ce langage:

— Mais, mon cher monsieur, quand les événements font défaut, on y supplée par une imagination fertile! Un fait divers n'existe réellement qu'à la minute où il est imprimé! Qu'importe que l'événement ait eu lieu, s'il est rédigé de façon angossante, et s'il intéresse le lecteur! Oh en sérieux-nous, en province, hélas! si nos reporters se contentent d'annoncer qu'un tel a passé, et s'il ne viennent en aide à la pénurie du fait divers!

Ces fortes paroles, frappées au bon coin d'une vieille expérience rendirent Théodule Panoche songeur, et, dès ce jour-mémorable, Chanteconco, paisible cité dauphinoise, devint le théâtre des événements les plus considérables et les plus palpitants.

Il ne se passait pas de jours qu'une honnête dame n'eût été cambriolée de fond en comble par des cambrioleurs inconnus; qu'une jeune et timide pastouze n'eût subi les derniers outrages d'un ignoble satyre qui n'avait pas dit son nom; que des assassinés mystérieux aient été assassinés.

Théodule Panoche fut immédiatement arrêté, emprisonné et dûment interrogé par le juge d'instruction le plus proche. Comme il lui était assez difficile de prouver son innocence qu'à ce magistrat de démontrer sa culpabilité, il fut dévoté aux assises prochaines, dont un jury apeuré le condamna à mort!

Théodule Panoche, réuni par le "Dromadaire Républicain", fut exécuté sur une place publique de Valence, et, puisque cette mort ignominieuse servit d'exemple aux reporters féconds qui se plaisent à suppléer à l'actualité par leurs qualifiées feuilletonneuses et mélodramatiques!

Fin d'un bandit.

Natchez, Miss., 24 septembre. — John English, un nègre, accusé d'une tentative de vol et d'assassinat et arrêté ce matin à Churchill, Miss., par le shérif Clark et le député Ryan, sur la dénonciation d'un de ses complices, a tenté de s'évader pendant qu'on le ramenait à Natchez. Le nègre auquel on avait passé des menottes, en a asséné un violent coup sur la tête du shérif. Celui-ci, quoique étourdi, a néanmoins réussi à sortir son revolver et à bout portant à brûlé la cervelle du malfaiteur.

Bourrienne et ses Mémoires.

Que l'expédition d'Égypte ait servi la fortune de Bonaparte, la cause de la science et celle de la civilisation, ou s'en doute depuis assez longtemps; mais peut-être sait-on moins qu'elle fut profitable au bon renom des cras de Bourgogne. En 1793, avant de partir pour Alexandrie, le vainqueur de Rivoli n'oublia pas de passer au marché avec un certain James, de Dijon. Ce marché fut loyal. Le vœux des meilleurs clos bourguignons fut confié à des futailles fermées hermétiquement. Il ne perdit rien de son feu, en traversant la mer. Et ce fut pour les gourmets du temps une délicieuse révélation. Plusieurs caisses de bonnes bouteilles passèrent deux fois le désert de l'isthme de Suez; elles allèrent en Syrie, elle en revinrent, à dos de chameaux. Quelques-unes rentrèrent en France avec Bonaparte, avant le 18 Brumaire: le Premier Consul, aidé de Bourrienne, finit par les boire. Et ces vins méritèrent ce témoignage: "Ils étaient aussi bons qu'en partant."

C'est Bourrienne, dont M. Emile Sédya publie en ce moment les Mémoires, qui nous est garant de ce fait capital. Et nous serions impardonnables de le laisser dans l'ombre, à l'heure même où les presses et les tonneaux s'apprêtent à célébrer la gloire des vendanges.

Il est vrai qu'on pouvait douter encore de l'authenticité de ces Mémoires. On les attribuait parfois à Villemaret, mais un document publié par M. Sédya va lever les dernières hésitations de la critique. C'est une lettre autographe de Bourrienne au libraire parisien, Ladocot, chargé de présenter au public les manuscrits de l'auteur; cette lettre montre jusqu'à l'évidence que ces manuscrits sont ceux de Bourrienne, et non de Villemaret. Tout au plus, Villemaret a-t-il pu les réviser et en corriger les épreuves.

Les conséquences de ce fait apparaissent dans toute leur portée. Pour connaître les premiers débuts de Bonaparte, soit à Brienne, soit pendant les années écoulées de 1790 à 1802, ces Mémoires sont un document de grande valeur. Non seulement Bourrienne était devenu le secrétaire intime de son ancien camarade, mais il lui dérobait des papiers et des pièces authentiques pour en faire, plus tard, ses Mémoires.

Chaque matin, à sept heures, Bourrienne éveillait Bonaparte et chaque soir, vers onze heures, Bonaparte congédiait Bourrienne, non sans lui laisser du travail pour la nuit.

Presque à chaque page, nous voyons s'élever devant nous la silhouette du grand homme, dans le négligé de la vie privée. Nous l'entendons fredonner, d'une voix horriblement fautive, les refrains qu'il aimait. Nous entendons la gamme de ses menus compliments, à l'adresse des hommes qu'il affectionnait le plus: "Vous êtes un niais, un nigaud, une bête"; ou bien: "un badassé, un sot, un imbécile".

Nous apercevons Bonaparte renversé devant son bureau, et courir le risque de s'y casser les reins: nous le voyons labourer à coups de canif le bras droit de son fauteuil. Dans l'après-midi, le 24 octobre 1799, chaque jour sa famille s'étend: tout le monde voulait être son cousin ou son fils. Et Bonaparte grognait: "C'est à n'y pas tenir! Il me pleint des parents".

Enfin nous lisons les notes des fournisseurs de Josephine: le marchand de modes assura lui avoir vendu 38 chapeaux dans un mois. Et quelques-uns étaient garnis de héros, facturés à mille francs le pièce.

CUISINE.

Sauce hollandaise. Pour 8 personnes, 125 grammes de beurre; 3 jaunes d'œufs, une cuillerée 1/2 de vinaigre ou mieux de jus de citron, poivre, sel.

Mettre dans un bol un bain-marie, les 3 jaunes d'œufs, le poivre, le sel, une pointe de muscade à volonté, tourner en versant le jus de citron, puis ajouter le beurre au fur et à mesure et par petits morceaux et monter comme une mayonnaise.

Concombres farcis. Couper le bout du côté de la queue, vider l'intérieur avec le manche d'une fourchette; les piler. Préparer une farce de viande cuites (porc, veau, jambon volaille), en remplir les concombres, reboucher le trou avec les bouts enlevés en les tenant avec des brochettes de bois; les mettre dans une sauteuse avec du beurre, un bouquet garni et du bouillon, faire mijoter pendant une heure; retirer ensuite les concombres, faire réduire la sauce et la lier avec un peu de fécula de pommes de terre, y ajouter au moment de servir un peu de jus de citron. Dresser les concombres sur un plat, verser la sauce dessus et servir.